

(...) Maman transformait le vacoas en vanneries diverses pour la vente à des bazardiers ambulants.

Le jardin était planté de vacoas, et lorsque les plants étaient à maturité, elle coupait les grandes feuilles épineuses. Elle prenait soin de ne pas dégarnir l'arbuste totalement, en prévision d'une autre récolte.

La tâche n'était pas simple ! Pour l'entreprendre, maman se couvrait d'un vieux paletot, cherchant à se prémunir des épines le long des arêtes des feuilles. Celles-ci étaient coriaces et pouvaient mesurer jusqu'à un mètre cinquante. Cela ne l'arrêtait pas dans ses efforts mais, à la fin, elle était tout de même égratignée au cou, au visage et aux mains, dégoulinante de sueur...

Elle continuait d'entasser paquets de feuilles après paquets de feuilles.

Venait ensuite la préparation des feuilles pour le tressage.

A l'aide de la lame bien affûtée d'un petit canif, maman sectionnait les épines de chaque feuille, puis râpait celle-ci dans toute sa longueur pour l'assouplir et la fendre en fines lanières. Rassemblées, ces dernières étaient amarrées en petits paquets comme des poupées de chiffon prêtes à être suspendues.

Le matin, tous les paquets étaient étalés sur le grillage de la clôture. Le soir, ils étaient mis à l'abri de l'humidité. Le lendemain ils étaient à nouveau exposés en éventail, en plein soleil, et ce trois jours durant.

Au jugé, maman savait quand le vacoas était suffisamment sec pour passer au tressage. Cette activité n'était pas l'étape la plus facile. Elle se pratiquait à même le sol. Toutes les lanières étaient à nouveau assouplies au canif, sur les deux faces. Maman s'aidait de ses pieds pour fixer la trame de son ouvrage. Elle comptait les lanières qu'elle entrelaçait en rang régulier. Elle les poussait avec le bout des doigts en se servant de ses ongles pour bien les serrer et réussir un tressage régulier.

Pour finaliser l'ensemble et donner une forme aux pièces tressées, celles-ci étaient assemblées par un feston cousu avec un lien en vacoas, à l'aide d'une grande aiguille.

Dans notre cour le quotidien de la famille se déroulait sous un grand auvent adossé à la cuisine. Ce dernier protégeait un espace en terre damé et nivelé qui faisait office de véranda.

C'est là qu'au moment des repas, maman nous faisait asseoir sur une natte. Elle nous servait une assiettée mesurée car il ne s'agissait pas de gaspiller la nourriture; nous étions une famille plutôt modeste. Mais, très vite, nous devons céder cette place pour que maman puisse s'y installer avec ma marraine qui l'aidait dans son ouvrage. Ensemble, elles démarraient rapidement le tressage.

Elles réalisaient des corbeilles, des paniers, des sortes de sacs à dos dits « bertelles », de grandes poches pour les ballots de letchis à la saison, et des nattes pour s'y asseoir ou s'y allonger. En bonnes expertes, elles avaient un bon rythme de production. Pour autant, il ne fallait pas moins de trois heures pour réaliser le moindre article. A cette époque, toute personne avait son panier en vacoas pour aller faire ses courses à la boutique, sa bertelle pour aller aux champs, ses sacs pour entasser les récoltes de légumes ou de fruits et ses nattes comme tapis. Le plastique n'avait pas encore fait son apparition.

Maman n'avait pas d'heure pour dormir, elle travaillait sans relâche. Souvent, ses mains écorchées saignaient, ses doigts gonflaient... elle se plaignait bien un peu, mais c'était comme ça, elle n'avait pas vraiment le choix. Le travail du vacoas était sa seule ressource. Maman et marraine travaillaient côte à côte et s'encourageaient mutuellement.